DOMINIQUE DROUIN

DE MÈRES EN FILLES

2 ARIANE

Libre Expression

DOMINIQUE
DROUIN

DE MÈRES En FILLES

2
ARIANE

Libre Expression
Une société de Québecor Média

Chapitre 1

Ariane Calvino peine encore à y croire. En cette fin du mois de juin 1933, elle passe ses derniers jours à Paris, où elle s'est installée deux ans plus tôt avec sa mère et ses six sœurs. Elle met fin à ses études en art dramatique pour lesquelles elle ne se sentait pas de grandes affinités au départ. Sa sœur Agathe ne sera pas du voyage de retour ; elle reste en Europe pour y faire carrière. Et toute la smala éprouve une grande tristesse à devoir se séparer de l'une d'entre elles.

L'aînée des Calvino se prépare à revenir au Canada, terre de son cœur et pays tant aimé ! Elle se plaît à imaginer les derniers préparatifs pour le défilé de la Saint-Jean-Baptiste. La foule joyeuse saluera les figures emblématiques de la province personnifiées sur les chars allégoriques sillonnant les grandes artères. Affairée à boucler ses valises, la jeune femme, qui célébrera sous peu ses dix-neuf ans, s'étonne de ne pas éprouver plus de gaieté. Depuis qu'elle a gagné la France, pas une journée ne s'est écoulée sans qu'elle se représente et espère cette rentrée bénie. Et là, devant ses effets alignés, elle se surprend à penser qu'elle a tant changé qu'elle ne sait plus ce qu'elle souhaite vraiment. Elle se sent bien loin de la jeune fille qui retenait ses larmes en abandonnant son père sur le quai. C'est désormais une femme qui s'apprête à quitter Paris et qui revoit le fil de son parcours vers l'âge adulte…

***

Ariane se souvient que c'est grâce aux relations de son père, Claudio Calvino, qu'elle a été admise à l'École des beaux-arts de Montréal. Elle avait alors douze ans. Après des années d'étouffement causé par la pudeur maniaque des religieuses, Ariane respirait enfin ! Sa vie prenait une saveur et une tournure nouvelles dans un décor totalement différent de ce qu'elle avait connu jusqu'alors. En effet, pour garnir l'établissement, Athanase David, le secrétaire de la province, avait fait venir de France des reproductions de plusieurs chefs-d'œuvre : des bas-reliefs, des sculptures et des ornements importés d'Europe. Partout, sur tous les murs, au détour de chaque couloir, la beauté du corps humain et la sensualité de grands artistes étaient mises à l'honneur. La petite Ariane devait se retenir pour ne pas repartir en courant vers la maison pour raconter à sa mère à quel point elle faisait fausse route quant à sa perception des gens d'ici ! La preuve, c'est qu'aux Beaux-Arts elle rencontrait des êtres raffinés et cultivés qui savaient apprécier la culture et qui avaient voyagé en France, en Italie, en Amérique du Sud et même en Afrique ! Quelle révélation !

Les premières années d'enseignement étaient consacrées au dessin et Ariane s'y était mise avec fougue. Pour une fois, sa sœur Agathe n'était pas là pour lui faire ombrage par ses performances et son aisance. Seule de la famille à étudier aux Beaux-Arts, elle goûtait au plaisir d'exister par elle-même, sans qu'une ribambelle de petites sœurs la suive. Si peu habituée à cette autonomie, elle avait senti son plaisir se teinter parfois d'angoisse. Malgré tout, elle avait eu le sentiment de découvrir un univers qui lui ressemblait et qui n'appartenait qu'à elle.

De loin la plus jeune élève du groupe, elle redoutait les spectaculaires sautes d'humeur d'Edmond Duchesne, un professeur au talent incontestable, mais au tempérament dur et impulsif. Dans les cours du maître, craignant les réprimandes, Ariane s'installait dans le coin le plus éloigné et se cachait derrière son chevalet. Eugène Boyer, un des élèves embauchés pour seconder le titulaire, avait remarqué la nervosité de sa

timide collègue. Chaque fois qu'il le pouvait, il faisait un crochet vers elle, corrigeant discrètement, au fur et à mesure, les erreurs qu'une débutante ne peut manquer de faire. Ce grand garçon de dix-neuf ans, habitué aux premiers prix, faisait preuve de beaucoup de tact et de diplomatie envers les autres étudiants. Classé parmi les cinq meilleurs de l'école, aussi doué pour le dessin que pour la peinture ou la sculpture, jamais pourtant il n'en devenait prétentieux. Auprès d'Ariane, un être aussi attentionné et prévenant avait rapidement fait figure de mentor et de protecteur. Boyer l'avait prise sous son aile, facilitant son intégration et la présentant aux uns et aux autres. Elle le suivait partout, impressionnée par l'intarissable passion de ce garçon dégingandé et tellement gentil à son égard.

D'une timidité quasi maladive, Ariane avait dû pour la première fois de son existence se débrouiller sans sa famille. Elle n'avait plus le choix, il fallait qu'elle sorte de son cocon. Elle qui s'était toujours définie par son opposition à Agathe, d'un an sa cadette, devait apprendre à exister sans sa rivale.

Souvent, à l'heure du dîner, les compagnons d'études s'offraient une pause au restaurant tout près. Le boui-boui était tenu par une Canadienne française qui accueillait ses clients comme si chaque jour était Noël. Elle servait une cuisine savoureuse à petit prix, ce qui était d'autant plus apprécié. Chez Gina, il y avait tout le temps du monde. En retrait dans un coin de la salle, elle avait installé la tablée de ses propres enfants, cordés en ordre de grandeur. Ils venaient trois fois par jour manger eux aussi. Les gamins avalaient leur repas d'une traite puis se dépêchaient de rejoindre leur mère pour la seconder. Pendant que son mari courait la galipote et faisait des petits dans tous les quartiers de la ville, Gina souriait, servait, s'arrêtait à chaque table, prenant des nouvelles de chacun tandis que sa marmaille s'affairait au service et dans la cuisine. Avec les étudiants des Beaux-Arts souvent fauchés, elle se montrait d'une patience et d'une générosité sans bornes.

Quand la joyeuse bande s'amenait Chez Gina, ça riait et ça discutait fort, ébauchant des projets de voyage, critiquant concerts, pièces de théâtre ou expositions. On se sentait bien et on restait des heures à siroter un café dans lequel certains ajoutaient une goutte de cognac.

Discrète au début, Ariane se réjouissait de faire partie du groupe. Se contentant d'écouter, elle découvrait des collègues cultivés et avides d'apprendre. Elle avait de l'estime pour ces étudiants, qui devenaient tranquillement ses amis. Jamais on ne la traitait de « maudite Française », pas plus qu'on ne lui demandait d'où elle venait ou si son père était italien. Elle passait de plus en plus de temps avec cette bande de jeunes qui rêvaient d'imiter les grands maîtres européens et de marcher dans leurs traces. Grâce à eux, la plus âgée des Calvino s'éloignait du chauvinisme maternel. Aux Beaux-Arts, elle changeait de camp et façonnait, au fil des ans, sa propre opinion.

Agathe avait été la première à remarquer les effets de la métamorphose de sa grande sœur. Alors qu'Ariane et elle étaient toujours à couteaux tirés, un jour, plutôt que de lui rendre ses piques, l'aînée s'était retirée du jeu, ne répondant plus aux ironies et aux mauvaises blagues. Vraiment seule, privée de sa quasi-jumelle, la cadette en avait éprouvé un chagrin sincère.

***

Non seulement Eugène Boyer secondait les professeurs de dessin et de peinture, mais pour boucler ses fins de mois il avait en plus été engagé pour participer à la conception et à la peinture des chars allégoriques du défilé de la Saint-Jean-Baptiste. Le jeune homme, qui avait remarqué le talent de la petite Calvino, lui avait offert dès les premiers jours du printemps 1928 de gagner un peu d'argent et de venir travailler avec lui, les fins de semaine, aux ateliers.

— C'est hors de question ! s'était exclamée Alice, terrifiée, comme si sa fille risquait de se faire prendre dans le commerce de la traite des blanches.

— Nous ferons le chemin ensemble. Et il me raccompagnera à la fin de la journée. Il est professeur assistant à l'école, ce n'est pas un inconnu ! En plus, papa connaît bien les gens de la Société Saint-Jean-Baptiste !

— Le samedi, ton père enseigne, je l'accompagne. Agathe et toi devez prendre soin des petites avec Mlle des Moulins.

— J'ai déjà parlé à Mlle des Moulins, elle est d'accord, elle peut se débrouiller sans moi. Agathe a promis d'aider et Amélie aussi.

— Non, c'est non, chérie. Je ne connais pas ce M. Boyer.

— Ce dimanche, je partirai quand même ! Je veux y aller et j'irai !

Alice, pour éviter de se mettre en colère, se concentrait sur la confection d'un baba au rhum, qu'elle comptait servir au repas du soir. La journée avait été ardue, les filles, grouillantes, et Athos, leur grand chien, n'était toujours pas revenu de sa balade du matin en solitaire. Avec les formes féminines qui se dessinaient sur son corps, son aînée faisait montre d'entêtement, prenait du caractère et troublait l'harmonie.

Devant le silence de sa mère, Ariane avait tourné les talons, traversé le grand couloir assombri, enfilé ses bottes et son manteau à la hâte et quitté la maison. Elle connaissait bien le chemin que prendrait son père pour rentrer, l'ayant parcouru plus d'une fois avec lui. Elle s'en alla donc à la rencontre de son allié de toujours.

Quand il l'avait aperçue, marchant d'un pas rageur et fixant le sol encore recouvert des dernières neiges du printemps, il avait compris que l'heure était grave. Bientôt, sa fille lui relatait les faits et revendiquait le droit à une certaine liberté.

— Je tiens énormément à ce travail. M. Boyer va veiller sur moi. Il n'y a aucune inquiétude à avoir.

— Je discuterai de cela avec ta mère.

— Quand c'est pour moi, elle refuse toujours ! Alors qu'avec Agathe tout est permis ! Elle est injuste, et si tu ne fais rien, tu le seras toi aussi !

Il fallait du courage pour s'adresser à son père ainsi. Contre toute attente, plutôt que de s'emporter, Claudio avait éprouvé de la fierté. Sa fille avait du tempérament. De plus, les propos de son aînée comportaient une part de vérité. Pour Ariane, Alice n'avait ni la patience ni la compréhension qu'elle manifestait à l'égard d'Agathe.

— Entendu. Tu vas à cet atelier. Je me charge du reste.

La chaleur ressentie en entendant ces paroles avait apaisé la furie d'Ariane d'un seul coup. Elle avait glissé les mains dans les poches de son pantalon de gabardine et avait inspiré profondément, satisfaite de cette liberté conquise.

***

Lorsqu'elle avait accompagné Eugène, en ce premier dimanche qui confirmait sa victoire, elle s'était montrée volubile, plus souriante. Quelque chose en elle émergeait. La compagnie d'Eugène, douce comme une caresse, la mettait en confiance. Avec lui, rien n'était compliqué. Comme l'été s'annoncerait dans quelques mois, spontanément elle lui avait fait part des moments passés en famille à Sainte-Marguerite, au milieu des épinettes. Elle lui avait expliqué comment, avec ses sœurs, elle avait appris à déchiffrer le chant des oiseaux à l'aube, le coassement des grenouilles, l'appel du suisse au dos rayé, le chant du geai bleu déchirant le ciel lors d'une journée chaude, le hululement de la chouette que l'on aperçoit parfois en plein jour. Il l'écoutait, captivé par son récit. Tandis qu'elle narrait, elle constatait combien elle avait adoré cet été de totale liberté. Elle décrivait la splendeur du lac, coulé en pleine montagne, dont l'eau pure et fraîche vous vivifie d'un seul coup. La puissance des émotions imposées par la nature sauvage l'avait marquée pour toujours. Stimulée par les questions de son interlocuteur,

elle se rappelait les excursions dans l'immense chaloupe de bois, peinte orange. Chacun ramait à tour de rôle, pendant que les autres, penchés au-dessus du bord, regardaient vers le fond vert et limpide.

Eugène suivait le récit de la jeune fille sans en manquer un mot. De temps à autre, il lui posait une question, la relançait sur un détail. Ariane, après tant d'années passées dans le silence, ouvrait les vannes ! Elle racontait ces jours de pluie, où les filles, allongées côte à côte, tassées comme des sardines dans deux grands lits juxtaposés, se lisaient ou s'inventaient des histoires… Ou encore l'immense arbre dans lequel elle grimpait chaque fois un peu plus haut, et duquel elle pouvait voir à des milles à la ronde. Sous ce pin-là, elle s'était aménagé un lit d'aiguilles séchées sous une tente improvisée à même une vieille couverture. L'extase d'être accueillie par la nature ; les arbres, la terre, l'eau et l'air ! Ses sœurs et elle se baignaient nues. Source de bonheur intense, ces sensations corporelles n'avaient rien à voir avec ce que les religieuses dénonçaient, percluses de honte et de dédain. De tout cela, Ariane n'avait jamais parlé ; mais avec Eugène elle se sentait en confiance.

Une fois à l'atelier, parmi tous ces bénévoles dévoués, son ami avait dû la délaisser un peu pour vaquer à ses occupations au cœur des tâches à coordonner.

Armée d'un pot de peinture et d'un pinceau, Ariane avait été assignée au char conçu par son protecteur et sur lequel il fallait colorer une scène hivernale : une dame vêtue d'un manteau rouge à grand capuchon bordé de fourrure, les mains dans son manchon, patins aux pieds, souriait au milieu d'un rond de glace peuplé d'enfants espiègles et d'amoureux se tenant par la main. La jeune fille devait couvrir de couleur cette dame de papier mâché sur une structure en bois tandis qu'Eugène, de son côté, reproduisait la neige.

— Rien n'est plus difficile que de peindre le blanc. Il y a des bleus, des gris, des jaunes. Il faut y aller par petites touches.

Dévoilant sa fascination pour le nord de la province, avec ses paysages inimaginables de beauté qu'il avait découverts avec son père, grand chasseur et pêcheur, Eugène ouvrait à son tour son cœur à Ariane.

— J'ai vu ces gens pêcher. Leurs vêtements sont de vraies œuvres d'art. J'ai voyagé avec eux sur leurs traîneaux à chiens.

Et il s'était mis à raconter comment, tout petit garçon, il s'était installé avec son crayon et sa tablette pour croquer une scène de chasse. À partir de ce moment-là, il avait voulu devenir peintre. Il avait vieilli, mais le rêve lui était resté : il existait dans le Nord des peuples fiers, des panoramas magnifiques qu'il immortaliserait.

Les propos de son ami enthousiasmaient Ariane. Cette idée qu'il faille faire œuvre utile l'inspirait. Voilà ce à quoi elle réfléchissait, en plongeant son pinceau dans le rouge vermillon pour en recouvrir le manteau de laine brute. Du coin de l'œil, Eugène et elle avaient échangé un sourire complice.

***

Le Festival de musique canadienne auquel son père se consacrait corps et âme depuis des mois débutait le soir du 23 juin avec l'oratorio en trois parties *Jean le Précurseur*, de Guillaume Couture. Après tant d'efforts et de répétitions venait la satisfaction du travail bien fait. De partout, les félicitations avaient fusé après cette représentation exceptionnelle à laquelle le public avait participé en grand nombre. Eugène, dans la foule, avait applaudi chaleureusement le travail du père de sa jeune amie, qui avait consacré la majeure partie de ses temps libres à seconder Claudio dans son entreprise.

Le lendemain, malheureusement, une pluie torrentielle s'était déclenchée sur la ville. Après avoir dû batailler pour obtenir une permission spéciale pour que les chars puissent défiler un dimanche, voilà que les organisateurs avaient dû faire face aux éléments de la nature en furie. On avait attendu

jusqu'au dernier moment, puis décidé de reporter les festivités au dimanche suivant. Quelle déception pour tous ceux qui espéraient cette journée depuis des mois !

L'attente avait heureusement valu la peine. Le dimanche suivant s'était révélé radieux. Un soleil ardent rayonnait sur Montréal. En fin de journée, une procession longue de près de deux kilomètres composée de trente-quatre chars allégoriques, suivis des cinquante-cinq sections de la Société Saint-Jean-Baptiste, de fanfares, des corps de cadets ainsi que de délégations des autres sociétés patriotiques avaient sillonné la ville. La population, nombreuse, s'était rassemblée de part et d'autre de la procession. Les enfants tapaient des mains et chantaient des airs à tout rompre. Les adultes se réjouissaient de pouvoir exprimer leur fierté de participer à cette célébration de leur culture. Parmi cette foule, constituée en grande partie de petites gens, d'ouvriers travaillant en usine, de manœuvres, de plombiers, de serveuses, de femmes de chambre, de secrétaires et de gagne-petit, il ne manquait que les riches, ceux de l'ouest de la ville, qui avaient préféré rester chez eux.

Marchant au milieu de la masse compacte, en compagnie d'Eugène et de plusieurs autres compagnons ayant travaillé avec eux dans les ateliers, l'aînée des Calvino avait éprouvé un bonheur intense. Elle faisait partie de ce groupe, vivait la même ivresse et participait au succès indéniable remporté par la procession. Elle appartenait à un peuple.

Quelques jours plus tard, les Calvino s'affairaient, car comme l'année précédente ils allaient quitter la ville pour rejoindre les Laurentides. La vie à la campagne était moins coûteuse pour une grosse famille de sept enfants et plus facile pour les parents.

Ariane, qui adorait les vacances à la campagne, s'était sentie tiraillée cette année-là à l'idée de passer deux mois sans ses compagnons d'école. L'isolement, brisé par la seule compagnie de sa mère et de ses sœurs, l'angoissait. Désormais, elle fuyait Alice de manière à esquiver les prises de bec. Elle ne supportait

plus que sa mère se plaigne du pays et qu'elle évoque systématiquement la France comme une panacée à tous les maux. Lorsque le temps de faire les provisions pour les prochaines semaines était venu et qu'Ariane avait ouvert la porte de chez Van Houtte, l'odeur du café, dont elle raffolait jadis, lui avait semblé rance. C'est sans enthousiasme qu'elle avait commandé les croissants, les pains et les confitures. Toutes ces gâteries, les Calvino les apporteraient à la maison bleue, de l'autre côté de la rive de la petite Rivière-du-Nord.

***

De retour à l'école, après des vacances interminables, Ariane avait fait montre d'une meilleure maîtrise des couleurs puisqu'elle avait passé l'essentiel de l'été à peindre. Prise d'une véritable passion pour l'huile, elle avait demandé à devancer ses cours pour ne pas perdre ses acquis. Le travail à l'huile, plus difficile, n'était enseigné qu'aux cours des dernières années de la formation. Pour sa plus grande joie, elle avait obtenu gain de cause et avait donc pu poursuivre ce qu'elle avait si bien commencé.

Poussée par Eugène, elle s'était inscrite à un concours organisé par le gouvernement provincial dont le thème était la prévention des feux de forêt. Boyer y participait aussi. Contre lui, elle n'avait aucune chance. Mais gagner lui importait peu, elle faisait de son mieux et travaillait d'arrache-pied. La complicité avec Eugène ne faisait pas de doute. Au bout du compte, elle avait présenté une toile assez réussie, intitulée *Brasiers*. Bien que, en raison de son jeune âge, elle ait obtenu une mention, c'est son ami qui avait remporté le premier prix.

— Félicitations ! Ton talent est reconnu !

— Et moi, c'est toi qui m'éblouis…

Ariane, flattée, avait éclaté de rire. Du haut de ses quatorze printemps, elle n'avait pas bronché sous le regard un peu insistant de son compagnon. Il lui avait tant manqué au cours

de l'été qu'elle ne voulait pas assombrir son plaisir et avait préféré passer outre à son léger malaise.

Forte de ce qu'elle désignait comme son succès d'estime, Ariane se sentait en droit de jouer les artistes et s'était mise à fréquenter la galerie Watson et la galerie Scott & Sons, qui présentaient régulièrement des toiles de maîtres européens. Là, elle admirait des tableaux de Paul Cézanne, d'Auguste Renoir et de Camille Pissarro, ses préférés. Transportée par tant de beauté et enhardie par la confiance acquise, il lui arrivait de rêver qu'un jour elle aussi exposerait ses toiles…

Son avenir dans son pays d'adoption commençait à se tracer dans son esprit, à un point tel qu'elle parvenait à se sentir autrement que comme une étrangère…

***

À l'époque, une fois par semaine, les Calvino invitaient leurs voisins et amis à assister à un concert chez eux par le truchement de la radio. Les prestations de Claudio étaient enregistrées régulièrement et diffusées sur les ondes de CKAC, et il avait reçu d'un admirateur fortuné un poste de diffusion. Meuble fait en noyer et aux formes arrondies, la radio de marque Fada trônait sur le bahut de la salle à manger. La station diffusait en anglais et en français et offrait hebdomadairement à ses auditeurs l'occasion d'entendre des music-halls américains adaptés et traduits en français, joués et chantés par des artistes d'ici. L'accès à ces prestations, fort appréciées, était recherché. Claudio avait un jour eu l'idée d'inviter quelques personnes du voisinage à écouter l'émission du samedi après-midi. De fil en aiguille, les uns et les autres s'étaient passé le mot et avaient fini par s'amener toujours plus nombreux chez les Français de la rue Saint-Hubert. Les gens se présentaient en tenue du dimanche, vêtus comme pour les grandes occasions. D'une semaine à l'autre, il fallait ajouter des chaises, jusque dans le couloir, puis au salon !

Dans un recueillement presque religieux, les auditeurs découvraient les divers styles musicaux, allant de la chanson de charme à l'opérette, jusqu'au grand opéra. Les rencontres, si elles surchargeaient Alice et ses filles aînées de petits fours à confectionner et à servir à la ronde, permettaient en contrepartie de briser l'isolement. Au fil de ces séances, cette famille originale gagnait des amis et nouait des relations. Et Ariane, loin de se plaindre du surcroît de travail lié à ces réceptions, se sentait comblée. Ainsi la radio pouvait-elle créer des liens, réunir les gens, malgré les différences et les peurs.

***

L'École des beaux-arts était dotée d'une bibliothèque extraordinaire. Riche en livres d'art et en périodiques de toutes sortes, on pouvait y passer des jours entiers sans s'ennuyer une seconde. *La Gazette des Beaux-Arts*, en provenance de Paris, recelait une foule d'informations précieuses sur les peintres en vogue et sur leurs techniques. Dans cette revue qu'elle parcourait de la première à la dernière page, Ariane avait découvert Edgar Degas, pour lequel elle s'était prise d'une admiration sans bornes. Le style de Degas, cette lumière diffuse qu'il mettait dans ses œuvres, la fascinait.

Ariane et d'autres étudiants consacraient tous leurs temps libres dans cette caverne du savoir et de la découverte. Boyer s'exposait parfois volontairement à des réprimandes professorales pour le simple plaisir d'être envoyé à la bibliothèque où il pourrait lire en paix.

Un jour qu'elle se trouvait complètement absorbée par sa lecture, Ariane avait perçu un effleurement sur son épaule.

— Pardonnez-moi. C'est l'heure de la fermeture. Je dois ramasser tous les livres et toutes les revues.

Ariane avait bégayé une réponse approximative. Une chaleur intense l'avait envahie et lui avait rosi les joues. Elle avait bafouillé quelques mots incompréhensibles et empilé les

documents pour faciliter la tâche au jeune homme. Qu'est-ce qui lui prenait ? Ses mains tremblaient, et elle se demandait si elle pourrait parvenir jusqu'à la sortie sans tomber.

Chamboulée, elle était rentrée chez elle. En ouvrant la porte, elle avait eu un haut-le-cœur en humant l'odeur de poulet rôti qui flottait dans l'air. Elle s'était dirigée tout droit à sa chambre, souffrante. Après s'être allongée sur son lit pour se calmer, elle avait fixé le plafond un long moment, détaillant chaque interstice, chaque saleté. Pour une fois, elle avait sauté le repas du soir et était restée dans sa chambre, évitant ainsi d'avoir à expliquer son bouleversement.

Quand elle avait confié son émotion à Eugène, celui-ci avait minimisé l'événement. Étrangement, il avait invité sa jeune amie à s'investir plus sérieusement dans ses cours, plutôt que de traîner du côté de la bibliothèque, où lui-même flânait si souvent.

Ariane avait mis plusieurs jours avant de retourner dans ce lieu qu'elle adorait pourtant fréquenter. Des amis lui avaient révélé que le nouveau bibliothécaire se nommait Louis-Marie Dubé et qu'il était poète. Son premier recueil de poésie, intitulé *Océan de brumes*, lui avait valu un prix prestigieux. Il signait aussi des articles pour *La Revue moderne*, l'un des premiers magazines dirigés par une femme. Fortement impressionnée par le parcours du jeune homme, du haut de ses quatorze ans, Ariane hésitait à lui faire face de nouveau. *Si jamais il m'adressait la parole, je dirais sûrement quelque chose de ridicule*… Son inexplicable réaction à leur première rencontre lui avait retiré toute confiance. Puis, après des jours d'hésitation, elle s'était décidée à se rendre seule dans la bibliothèque.

Une fois assise le long des fenêtres, à sa place favorite, elle avait observé celui qui lui avait fait un si puissant effet. Elle ne parvenait pas à détacher son regard du bellâtre, encore plus beau que dans ses rêveries. Elle espérait qu'il la remarquerait, mais en même temps elle paralysait dès qu'elle sentait son

regard s'arrêter sur elle. Il lui avait fallu plusieurs minutes pour surmonter son dilemme et regarder le jeune bibliothécaire en face. À son pur ravissement, elle avait constaté qu'il l'observait aussi. Elle n'osait plus respirer. Et quand, enfin, il avait quitté son bureau pour se diriger vers les allées, Ariane s'était empressée de se lever pour se rendre presque en courant à la sortie. Au moment de pousser la porte, alors qu'elle se retournait d'un quart de tour dans sa direction, elle avait vu que Louis-Marie Dubé la fixait. Figée, elle avait souri tandis qu'il la saluait de la main. Elle avait poursuivi sa route, les jambes flageolantes.

Dès lors, elle n'avait plus pensé qu'à lui. Elle interrogeait les uns et les autres pour tout connaître de la vie de ce beau jeune homme. Fils de notaire, il habitait le quartier Notre-Dame-de-Grâces. Louis-Marie avait entrepris des études universitaires en littérature et travaillait quelques heures par semaine à la bibliothèque pour subvenir à ses besoins. Il était arrivé que Dubé vienne casser la croûte Chez Gina. Gentil et raffiné, il disait à qui voulait l'entendre qu'avec la poésie il fallait se montrer patient. Il avait déclaré qu'il préférait l'écriture au verbe, réflexion romantique qui avait achevé d'enflammer le cœur d'Ariane.

Un jour, voilà que le destin lui avait fait signe. Il neigeait si fort qu'il fallait se presser de rentrer chez soi à la fin des classes. La tempête faisait rage, et l'obscurité rendait le temps encore plus menaçant. Celle que l'on surnommait « la garçonne », en raison des pantalons qu'elle portait pour se donner du style, terminait ses dernières lectures et se trouvait seule, avec lui, dans l'immense salle désertée. Il lui avait demandé si elle accepterait de lire quelques-unes des strophes qu'il venait d'achever et de lui donner son avis sur elles. Il les avait transcrites là, sur une feuille blanche qu'il lui tendait. Si elle n'avait pas le temps, il comprendrait, avait-il ajouté, mais il serait flatté qu'elle lui donne ses impressions. Pétrifiée, elle n'avait pu s'empêcher de marmonner que cela lui ferait plaisir et avait glissé la feuille

dans le sac qu'elle portait en bandoulière. Cramoisie, mais fière comme un paon, Ariane avait affronté le vent, les tourbillons de flocons et le tumulte dans une allégresse indicible. Louis-Marie Dubé, celui qu'elle espionnait depuis des semaines, venait de lui demander une faveur ! Quel retournement inespéré !

Pour éviter de trahir son énervement, une fois de retour à la maison, elle s'était comportée comme à son habitude. Installée à la table pour manger le ragoût apprêté par Mlle des Moulins, elle avait raconté la tempête qui l'avait retardée, la neige qui tombait dru et l'avait aveuglée, le froid à ses joues, ses mains et ses pieds. Elle avait acquiescé quand sa mère lui avait reproché de ne pas se vêtir assez chaudement dans ce pays où il fait perpétuellement noir et où on gèle six mois par année.

Quand elle avait enfin pu sortir de table, aller à la salle de bain pour se rafraîchir rapidement et se préparer pour la nuit, elle avait souri, toute seule devant la glace. Une fois coiffée et lavée, elle avait rejoint la chambre, où trois de ses sœurs dormaient déjà. Elle s'était mise au lit avec plaisir, sachant qu'elle déplierait enfin la feuille et lirait les vers rédigés de la main d'un homme magnifique. À la lumière de la veilleuse, elle avait parcouru la vingtaine de strophes se révélant à elle telle une ode au voyage. Le style lui rappelait Victor Hugo, mais en mieux. Elle était chavirée au point où elle avait dû replier prestement la page, la glisser sous son oreiller, puis respirer pour retrouver contenance ; l'amour, celui qu'elle avait lu dans les livres, celui qui transforme l'existence, venait de faire son entrée dans la sienne.

Une nuit merveilleuse avait suivi, de celles qui marquent et auxquelles on revient, parfois. Dans ses rêves, elle se trouvait avec lui. Il lui lisait des strophes magnifiques. Il s'adressait à elle avec beaucoup de tendresse, comme un amoureux. Une lumière surnaturelle inondait les lieux. Il se rapprochait et la saisissait par la taille. Elle était nue et en prenait tout juste conscience. Ses seins, durcis, pointaient vers lui tandis

qu'il y posait un baiser doux. Une jouissance intense la propulsait vers la lumière. Elle avait poussé un cri qui l'avait réveillée. Amélie, assoupie tout à côté, avait gémi, dérangée par le bruit, puis s'était replongée dans ses songes. Ses deux autres sœurs, dans la couche d'en face, n'avaient rien entendu. Ignorant tout des plaisirs intenses que les femmes peuvent trouver dans les fantasmes, Ariane, comblée et pacifiée, s'était endormie, le corps repu et l'esprit chargé d'images sensuelles.

Pour rédiger son commentaire à Louis-Marie, elle avait pesé chaque mot, rayant et reprenant, pendant des jours. Elle devait ensuite se décider à le lui transmettre. Cela lui avait demandé tout son courage, car elle n'était pas de celles qui s'expriment facilement. Elle avait fini par glisser une enveloppe, scellée et adressée au jeune homme, dans le pupitre de celui-ci. Le poète avait mis quelques jours avant de trouver le document et d'en prendre connaissance, délai qui avait semblé interminable à Ariane.

— Ils sont rares, ceux qui lisent avec autant d'attention. Je vous suis sincèrement reconnaissant pour votre aide.

— Tout le plaisir a été pour moi. Vos vers m'ont transportée.

Ce premier échange, magnifié par un sentiment amoureux, avait marqué le cœur de la jeune et naïve adolescente. Elle qui avait cru bon d'échapper à la féminité y trouvait tout à coup des avantages.

***

Ariane se ressaisit. Louis-Marie Dubé s'efface et le présent reprend ses droits. La nuit tombe. Elle se trouve dans cette chambre parisienne minuscule, au papier mural couvert de roses, qu'elle a occupée durant deux longues années et que, bientôt, elle ne reverra plus. Amélie rejoint sa grande sœur dans cette pièce où elles se sont fait des confidences et se sont encouragées lorsque le mal du pays les prenait.

— Maman est allée conduire tante Jeanne. On a vidé la cuisinette. Il reste encore quelques livres au salon qu'il faut donner.

— Mes valises sont empilées ici.

— Les miennes ont déjà été emportées avec les malles.

— Plus jamais je ne voyagerai ni ne prendrai un bateau. C'est la dernière traversée de toute ma vie, je te le jure, déclare Ariane sur un ton solennel qui a l'heur de faire rire sa cadette.

Sous leurs airs de jeunesse et de fraîcheur, les deux jeunes femmes ont l'impression d'avoir cent ans.

Paris, 1933. Ariane Calvino, ses sœurs et sa mère, Alice, s'embarquent sur le navire qui effectue la traversée de l'Atlantique. Après avoir habité la Ville lumière pendant quelques années, elles reviennent à Montréal pour enfin revoir Claudio, le patriarche de la famille. Mais au cours de ce voyage, la vie d'Ariane bifurquera vers un destin inattendu…

Héroïne du deuxième tome de la saga *De mères en filles*, Ariane, battante et féministe avant l'heure, fera sa marque à la radio, ce nouveau moyen de communication où tout est à inventer.

Perpétuellement en conflit avec sa mère et sa sœur cadette, Ariane trouvera du réconfort auprès d'Eugène Boyer, un artiste peintre. Maintes fois déçue par l'amour, elle succombera aux charmes d'un publicitaire ambitieux. Cependant, la maladie, les trahisons et les rapports de force difficiles assombriront la vie du couple. Néanmoins, grâce à son courage et soutenue par la passion de son métier, Ariane connaîtra un certain bonheur.

La saga *De mères en filles* raconte, sur un siècle, le destin de quatre générations de femmes artistes évoluant dans des domaines différents.

Dominique Drouin, petite-fille de Mia Riddez-Morisset, travaille dans le milieu de l'écriture et de la télévision depuis près de trente ans. Elle a participé, entre autres, à plusieurs projets en tant que scénariste : Les Poupées russes, Le Grand Remous, Terre humaine, Sous le signe du lion, Parents malgré tout, Ent'Cadieux, Ramdam *et* Watatatow. De mères en filles *est sa première série romanesque.*

www.dominiquedrouin.com

Groupe Livre Québecor Média

ISBN 978-2-7648-0834-4

9 782764 808344